

LE DOCTEUR LALIAM, OFFICIER DE L'ALN ET MÉDECIN-CHEF DE LA WILAYA III, À PROPOS DE RAYMONDE PESHARD

Morte pour l'Algérie indépendante

Le docteur Laliame a présenté son témoignage lors d'une rencontre qui s'est déroulée le 10 juillet à la Maison du Peuple et dont Alger républicain a rendu compte dans sa dernière édition. La conférence a été organisée par l'Association des Amis d'Alger républicain sur une proposition du docteur Laliame et avec le soutien d'Abdelmadjid Azzi, secrétaire général de la FNTR/UGTA.

Avant de parler de Raymonde Peshard, il faudrait poser sur la table quelques points de notre histoire afin que personne ne me colle rapidement et facilement l'étiquette de communiste. Je suis peut-être sympathisant, mais personnellement je le prendrais avec fierté. D'ailleurs, le colonel Godart et le capitaine Folques m'avaient traité de «*cryptocommuniste*» pendant l'interrogatoire quelque peu musclé qui a duré 15 jours. Cette étiquette fut reprise par le ministre de de Gaulle, Louis Terroire, dans une déclaration à l'hebdomadaire *Carrefour* de mars 1958.

Je n'étais adhérent d'aucun parti. Je suis rentré dans la bataille en tant que patriote. Ma femme était au PPA/MTLD. Le 12 janvier 1955, nous avions été pris sous la coupe de Si Moussa, le frère cadet du président Bou-diaf, et nous avions adhéré au FLN/ALN.

J'ai rencontré en Wilaya III notre sœur de combat Raymonde Peshard. J'étais venu de Montpellier, via Tunis, fin février-début mars 1957. La zone autonome d'Alger avait décidé de l'évacuer vers la wilaya III. Je suis arrivé après elle dans cette wilaya.

Ces premiers temps en mon-



Dr Mustapha Laliame, lors de la conférence-débat.

tagne, m'avait-on dit, étaient encore relativement faciles. Les dirigeants de la Wilaya III m'avaient ordonné d'aller voir Raymonde Peshard à Bounaamane, zone déclarée interdite par l'armée colonialiste, et de

présenter ensuite un rapport au conseil de Wilaya. Le conseil se réunissait tous les deux mois suite aux décisions du congrès de la Soummam. Son quartier général était installé dans la forêt de Tamghout, à la pointe ouest de

l'Akfadou. Raymonde Peshard jouait le rôle d'assistante-infirmière aux côtés du docteur Louiza. Je voudrais ouvrir une parenthèse : j'avais déjà su, lorsque j'étais en Tunisie, que dans les maquis, dépourvus de médecins, on consacrait Toubib tout maquisard qui donnait des soins infirmiers. Je voulais avoir plus d'informations sur le titre et le grade du docteur Louiza. Et c'est donc avec beaucoup de précautions que je lui ai adressé mes questions : «*Docteur Louiza, permettez-moi de me présenter, je suis le docteur Laliame Mustapha de la Faculté de médecine de Montpellier*». Elle me répondit «*Docteur Laliame Mustapha, je suis le docteur Nefissa Hamoud de la Faculté de médecine d'Alger*». Je l'avais reçu en plein dans les gencives.

En ce début de mars 1957, je me suis trouvé en face de Raymonde Peshard. C'était une petite femme, jeune certainement, mais déjà usée par la vie dure des maquis. Ophthalmologiste, j'avais remarqué ses beaux yeux verts, mais elle était maigre.

J'étais curieux d'en savoir un peu plus sur cette Européenne algérienne. «*Je suis Raymonde Peshard, poseuse de bombe, membre du Parti communiste algérien*», me répondit-elle. Et de nouveau, j'en reçois en plein dans les gencives. A un moment,

dans la journée, Peshard était venue dans mon gourbi-refuge pour me confier qu'elle était bien faible et qu'elle aimerait avoir un traitement qui la mettrait en meilleure condition physique. A l'époque, la vitamine B12 était à la mode en Wilaya III, ce qui m'avait beaucoup étonné. Alors va pour la B12 ! Je l'ai examinée. Ce n'était pas seulement la vie dure du maquis qui l'avait éprouvée. C'était une jeune femme très faible. Le cœur, l'appareil respiratoire, l'appareil digestif, rien n'allait chez elle.

Le 22 mars, j'ai remis mon rapport sur l'état de santé de Raymonde Peshard au conseil de Wilaya, dirigé par le commandant Amirouche, qui n'était pas encore colonel, assisté des commandants Azourene, Ahcene Mahyoussef et d'un autre, natif de Beni Yeni et dont j'ai oublié le nom, un ancien instituteur.

Amirouche, qui avait pris la place du colonel Si Nacer, m'a ordonné de faire évacuer la communiste Raymonde Peshard vers la Tunisie. La Révolution algérienne est unique et spécifique. Je ne vais pas faire l'apologie du Parti communiste, mais nous avons reçu beaucoup d'aide de la part de ce grand parti à l'époque. Une autre parenthèse : Amirouche, on le dit, et je le savais, était un frère musulman

»»

Suite des pages 12 et 13

Dans tous ces domaines, c'est l'Algérie indépendante qui a réalisé tout ce que la soi-disant colonisation «*positive et civilisatrice*» aurait dû faire pour tout le monde. Aujourd'hui, le village le plus retiré a son électricité !

Mais pour justifier notre indignation, notre révolte et expliquer la vision la plus rétrograde de l'histoire exprimée par cette loi «*révisionniste*», votée la veille de la signature d'un traité d'amitié entre nos deux pays, il nous faudrait, comme déjà dit plus haut, des milliers de pages ! Sans complexe, nous prenons acte de l'indignation de certains députés français de la majorité gouvernementale contre cette loi, présentée et adoptée par les leurs de l'UMP, en reconnaissant que «*ce genre d'ignominie intellectuelle et politique peut être prononcée par des membres de la représentation nationale dans l'indifférence générale*» (ils ont pratiquement résumé ce qui est écrit ci-dessus) !

Qu'y a-t-il de «*positif*» dans l'extermination et la torture... des Algériens en particulier, dès lors qu'ils résistaient à l'occupation étrangère ?

Qu'y a-t-il de «*positif*» dans l'exploitation économique des hommes et des femmes à qui la France colonialiste a exproprié les terres et les ressources de leur pays ?

Qu'y a-t-il de «*positif*» dans le racisme véhiculé par l'idéologie colonialiste... qui considère les «*indigènes*» comme des êtres inférieurs, serviles et corvéables à merci

(mais bons pour le service armé et servir de «*chair à canon* !») ?

Qu'y a-t-il de «*positif*» dans la véritable entreprise de destruction de la société paysanne, des cultures, des langues maghrébines, des sociabilités, des liens sociaux qui donnaient une cohérence des sociétés qui étaient loin d'être arriérées ?

Qu'y a-t-il de «*positif*» dans l'aliénation politique pratiquée par la France en usurpant le pouvoir souverain à son profit et au détriment de la quasi-totalité des «*indigènes*» à qui tous les droits étaient niés ?

Qu'y a-t-il de «*positif*» dans le code de l'indignat qui criminalisait l'existence entière de millions d'être humains, considérés comme indignes d'avoir des droits et d'être des citoyens à part entière ?

Qu'y a-t-il de «*positif*» dans le choix de la France d'avoir opté pour une guerre sans merci plutôt que de chercher à «*comprendre le mal-être*» d'un peuple épris de liberté et de trouver une solution pacifique au «*problème algérien*» ?

Qu'y a-t-il de «*positif*» dans cette option qui a fait plus d'un million et demi de chahada, martyrs de la Révolution, et des milliers de veuves et d'orphelins ?

Qu'y a-t-il de «*positif*» dans le catastrophique bilan social dont a hérité l'Algérie indépendante ? Le journal *L'Humanité* écrit en juillet 2002 : «*En 1962, sur une population de 10 millions de personnes, 2,6 millions étaient en chômage. On comptait 4 millions de personnes, regroupées par l'Armée française*

pour couper l'ALN (Armée de Libération nationale) des populations, 400 000 détenus, 300 000 réfugiés au Maroc et en Tunisie, auxquels s'ajoutent près de 80 000 villages et hameaux détruits ou incendiés...»

Qu'y a-t-il de «*positif*» lorsque le gouvernement français, obligé d'abandonner «*ses départements français*», a laissé faire l'OAS et sa politique de terre brûlée qui n'a laissé derrière elle que destruction, ruine et désolation ?

Mille questions de ce genre peuvent être posées qui prouveront, preuves et témoignages à l'appui, que l'on ne peut parler du «*rôle positif*» de la colonisation, surtout en ce qui concerne l'«*indigène*», de quelque colonie que ce soit. Cela va tellement loin que les méfaits de la colonisation française se font encore ressentir pratiquement dans toutes les colonies, et en particulier en Algérie pour mille raisons dont celles décrites dans cet écrit.

La colonisation a disparu, le colonialisme est encore là !

L'œuvre «*civilisatrice*» française au Maghreb est une succession terrible de crimes contre l'humanité. Le devoir de mémoire implique aussi la reconnaissance des méfaits et des crimes de la colonisation française et non leur occultation scandaleuse qui subsiste encore aujourd'hui dans les manuels scolaires et, hélas, jusque dans les discours officiels.

C'est pourquoi il faut se soulever contre cette loi inqualifiable, basement électoraliste

et «*inacceptable au regard de notre passé et de la vérité historique : tout doit être fait pour qu'elle soit immédiatement retirée*» !

Le traité d'amitié entre nos deux peuples et notre avenir commun, n'en déplaît à certains, méritent que l'on doive agir vite et efficacement, et ce, dans le respect mutuel de nos deux histoires, de nos deux passés, aussi douloureux furent-ils.

D'autant que devant le «*silence compliqué*» des autorités étatiques, à Marignane un monument à la gloire des criminels de l'OAS est inauguré !

«*Peut-on transformer impunément les assassins en héros et en martyrs, élever des monuments à leur gloire et falsifier l'histoire douloureuse d'un passé, à la fois proche et lointain, dans l'indifférence générale, sans provoquer la moindre réaction officielle*», demande J. Delarue, commissaire divisionnaire honoraire, à l'annonce de ce nouveau monument «*aux fusiliers de l'OAS*» condamnés pour crimes par la justice française (*L'Humanité*) ?

Pour mémoire, le «*glorieux*» bilan reconnu de cette lâche organisation criminelle qui s'en était d'abord pris aux dockers et aux femmes de ménage en Algérie : au moins 2 300 morts, 13 000 explosions au plastic, 2 550 attentats individuels, 510 attentats collectifs.

On veut ressusciter la colonisation, mais la colonisation dans les pays colonisés a disparu.

Elle a fini comme elle a commencé : dans la violence !

Abdelmadjid Azzi sur Raymonde Peschard Sa présence au maquis nous donnait du courage

» »

plutôt qu'un membre du PPA/MTLD. On lit dans les mémoires de Abdelhafid Amokrane qu'il était sous la direction de Cheikh Abbès à Paris lorsqu'il y était ouvrier. Les responsables de la Wilaya III ne voulaient pas que Raymonde Peschard, membre du PCA, soit arrêtée par l'armée colonialiste et que la presse colonialiste aille vite crier victoire et démontrer la collusion du FLN/ALN avec le Parti communiste algérien, et donc... Russie - Amérique. Vous comprendrez sans peine.

J'ai demandé à Raymonde Peschard et à Louiza de faire leurs paquetages. Je leur ai dit qu'on allait vers Sétif pour faire traverser la frontière tunisienne aux deux femmes communistes, Peschard et Danielle Mine dite Djamilia, pourtant épouse du chirurgien dentiste au maquis, Khellil Amrane. Le docteur Louiza nous accompagnerait pour m'aider pendant notre trajet. J'avais obtenu l'autorisation d'épouser le docteur Louiza. J'avais eu droit à une escorte, une demi-section, 18 hommes commandés par le sergent Tahar.

Nous partons vers l'Est

Raymonde Peschard était très fragile. Il était difficile de conduire cette petite caravane. Il a fallu quelques fois, soit la porter sur mon dos, soit sur celui d'un djoundi, pour avancer ou franchir quelques obstacles. Nous sommes arrivés au bord de la Soummam en septembre 1957. C'était un mauvais mois. Le climat était très mauvais. La Soummam était gorgée d'eau. Elle s'était transformée en fleuve. J'ai pu trouver une mule pour porter Louiza et j'ai porté Peschard sur mon dos pour passer le fleuve. Nous avons rejoint l'autre berge, complètement trempés. Mais curieusement nous ne sommes pas tombés malades. Nous n'avons même pas attrapé de rhume !

Nous sommes montés par les Beni Abasse, pour aboutir dans une localité perchée très haut, appelée Ouzrène. Il n'y avait pas que Raymonde qui était fatiguée. Moi, qui à 30 ans faisais figure de vétéran — à côté de mon compagnon Azzi, jeune «cabri» de 17 ans, donc beaucoup plus alerte que moi —, j'étais également harassé. Nous avons continué à grimper et nous avons pris le chemin de Sétif. Nous étions au douar Medjana. C'était l'ancien fief de Mokrani et de Cheikh Belhaddad. Nous étions donc confiants. Nous arrivâmes à Draa Errih qui faisait parti de ce douar. Notre groupe avait un peu grossi.

Il y avait parmi nous le docteur Rachid Belhocine, qui devait être beaucoup plus proche que moi du PCA. Et j'ouvrais là aussi une parenthèse : lorsque le général Faure, commandant la

place de Tizi Ouzou, jetait du haut de ses avions des tracts (pour démoraliser les djounoud de l'ALN, ndlr), c'était à moi que Amirouche s'adressait pour lui répondre. Un jour, occupé par une intervention, je confie à Belhocine la rédaction d'une réponse. En revenant à la tombée de la nuit, Amirouche, qui se tenait devant mon gourbi, me demande qui était l'auteur du texte. Je lui répondis que c'était moi. Il ne voulut pas me croire. Je ne comprenais toujours pas comment il avait deviné que j'avais délégué quelqu'un d'autre pour l'écrire à ma place. Amirouche me demande alors si j'avais l'habitude d'écrire à la fin du tract : «Vive les combattants de la Libération.» C'est vrai que je signalais : «Vive le FLN/ALN.» «Allez, m'ordonne-t-il, tu l'emmènes avec toi et tu le mets dans le Gargour», un bastion très difficile pour l'ALN.

Nous nous sommes donc arrêtés à Draa Errih pour nous reposer dans un gourbi. Le lendemain, on vient nous demander de déguerpir car l'armée colonialiste était à nos portes. C'était un encerclement. Bien après, en prison et même maintenant, j'avais acquis la certitude qu'on nous avait donnés. Nous étions tombés dans un fief de Bellounis (MNA).

Nous partîmes nous réfugier dans une forêt, pas loin. Je commandais le groupe, en tant que médecin chef de la Wilaya III. Je donne ordre à Raymonde Peschard, qui était frêle, à Rachid

Belhocine et à Dahel Abdelhamid de revenir en arrière pour demander des renforts, comme on le faisait d'habitude. Mais l'encerclement était déjà achevé. A 7 heures du matin, ils sont tombés tout

droit sur l'adversaire.

Ils ont été interceptés par les forces colonialistes, aidés par des civils européens. Les soldats ennemis les mirent tous les trois à plat ventre et à chacun d'eux, ils posèrent la même question : «Où sont les infirmiers ?»

Belhocine répond : «Parole de médecin, je ne les connais pas.» Il est abattu sommairement d'une balle dans la nuque.

Peschard répond : «Je ne les connais pas.» Elle est abattue sommairement, elle aussi, d'une balle dans la nuque.

Dahel, qui a vu ses deux compagnons mourir, répond par l'affirmatif et a dû les emmener vers un endroit qu'il connaissait.

Pendant ce temps, la demi-section qui m'accompagnait avait filé traitreusement pour sortir de l'encerclement. Il ne

«Nous savions que Raymonde Peschard était arrivée au maquis au début de l'année 1957, après son évacuation de la zone autonome. Nous ne connaissions pas Peschard.

Nous nous trouvions dans un hôpital, dans le douar d'Ouzelaguène, à côté du village d'Ifri. Nous avions reçu en octobre 1957 notre ami Amrane, qu'on appelait Ali, et Danielle Mine. Mine est restée avec nous, pratiquement jusqu'à son départ. Il y avait aussi avec nous Louiza Abtouche et Si Mustapha.

J'ai eu le bonheur de rencontrer Raymonde Peschard, qu'on appelait Taous, à deux reprises. La première fois, c'était après un grand ratissage qui a eu lieu en zone I, car elle était en région 4 de la zone I. Nos combattants avaient évacué des malades vers l'hôpital de l'Akfadou, après que l'armée coloniale eut découvert les caches, et c'est là que je l'avais rencontrée. J'étais vraiment étonné de voir cette Européenne aux yeux verts, même si j'en connaissais déjà une autre en la personne de Danielle Mine.

A l'époque nous avions peur, il faut le dire, car nos vies étaient en danger tous les jours et à chaque instant. Je me demandais comment se pouvait-il qu'une femme pareille vienne combattre au maquis ; c'était une Algérienne européenne, alors que moi j'avais peur. Cela m'avait donné du courage. Cela nous avait vraiment donné du courage.

Son bref passage a marqué son entourage et tous ceux qui l'avaient approchée. C'était une femme très douce. On avait échangé quelques mots. Elle était, aussi, courageuse. Il faut savoir qu'en général, lorsqu'il y avait un ratissage, on ordonnait aux infirmières de revêtir des robes kabyles et de rejoindre les femmes pour se cacher. Mais il y en



Raymonde Peschard.

avait parmi elles qui refusaient et venaient avec les djounoud, comme on le dit, prendre la crête et combattre le cas échéant.»

La conférence de Lalam sur le martyr de Raymonde Peschard, seule femme d'origine européenne à être morte au maquis, est à considérer comme un événement marquant dans le cadre d'une écriture honnête de l'Histoire de la guerre de Libération. On ne peut que déplorer l'absence de la presse à cette conférence. Aucun journal n'a daigné y dépêcher un journaliste pour en rendre compte. Seule l'ENTV a fait le déplacement. Des images de cette rencontre ont été diffusées au journal de 20 heures du 10 juillet.

A. E.-M.

